

## **RENCONTRES DE LA VILLETTE HORS LES MURS 2004** **Limoges / Débat « violences dans la culture »**

Un rapport nouveau semble s'être noué pour nous entre violence et culture. Malgré les multiples barrières et protections que notre société veut élever contre la violence, ou en réaction devant elles, bien des productions culturelles paraissent prises d'une fascination pour l'acte violent et sa présentation à vif. Le phénomène s'amplifie par des ressorts marchands : l'image violente, douée de l'attrait du monstrueux, agite le commerce. Cette intrication de la violence avec la culture soulève des questions inédites, ou appelle à reformuler des problèmes anciens : il faut tenter d'en comprendre les raisons, et peut-être interroger en de nouveaux termes le lien entre témoignage et conscience, entre création et dignité.

### **Avec**

Michel Deguy, poète, philosophe, professeur émérite à l'Université Paris VIII, ancien président du Collège international de philosophie, directeur de la revue *Poésie* (Belin), grand prix de poésie 2004 de l'Académie française.

Denis Guénoun, professeur à l'Université de Paris-Sorbonne, écrivain et philosophe.

Ecrits récents :

Michel Deguy, *Sans retour*, Galilée, 2004.

Denis Guénoun, *Après la révolution, Politique morale*, Belin, 2003.

### **Patrick Le Mauff- Francophonies en Limousin**

Ce débat se fait dans le cadre des Rencontres de la Villette hors les murs, en association avec le festival.

Si nous avons choisi ce thème « Violences dans la culture », c'est suite à un ouvrage de Denis Guénoun que j'ai lu : « Après la révolution », dans lequel il y a un chapitre intitulé « Violence dans la Culture ».

Quand on trouve une chose forte intéressante, le premier réflexe, ce n'est pas de la garder pour soi, mais on a toujours envie de la partager. J'avais pensé que ce serait bien de faire quelque chose sur ce thème un peu particulier, puisque la culture, qui se vit souvent comme le lieu-même de la lucidité, ne questionne pas toujours ces représentations et que donc ce serait sans doute au sein même d'une manifestation dite culturelle qu'il fallait se ré interroger.

### **Denis Guénoun, Professeur à la Sorbonne, dramaturge et philosophe**

Je voudrais essayer, pour commencer, de poser le problème. Où peut être le problème, désigné par ce rapprochement de mots : violences dans la culture ? .

Mon intervention liminaire est vraiment la formulation d'une question.

J'ai en effet essayé de poser cette question dans un livre, dont Michel Deguy était le premier lecteur, et c'est lui qui a pensé que ce livre méritait d'arriver jusqu'à l'édition.

S'il est vrai que j'ai formulé quelques hypothèses dans ce livre, à propos du problème dont nous allons parler cette après-midi, je tiens à dire que, sur ces questions, rien, chez moi, n'est absolument établi, ferme, assuré ; je ne sais pas, je ne suis pas sûr.

Si je suis extrêmement préoccupé par un certain nombre de constats et de craintes, que je rappellerais très brièvement, l'essentiel est plutôt quelque chose que j'ai l'impression de ne pas bien comprendre, une interrogation que je voudrais donc, éventuellement, partager avec vous.

C'est pour moi une très grande chance que de dialoguer là-dessus. Nous dialoguons d'ailleurs sans cesse, avec Michel Deguy, ces dernières années, sur la pensée des uns et des autres, mais c'est une chance d'avoir à soutenir cette conversation devant vous, aujourd'hui. Si nous n'avons pas du tout l'impression d'être en désaccord sur quoi que ce soit, il y a pourtant beaucoup de choses qui restent mystérieuses pour moi et que je voudrais lui adresser.

J'aimerais savoir aussi comment cette question se pose à vous, et si vous pouvez nous éclairer, d'abord sur la manière de la poser au mieux, et, éventuellement de commencer un peu de la résoudre.

La question, c'est une sorte de constat extrêmement discutable et que je vous livre.

Il me semble qu'il y a une fascination dans la Culture à l'égard de la violence, et même quelque chose de plus grave pour moi encore que la fascination, c'est un consentement à la violence, quelque chose qui re légitime la violence.

Je sais bien que, dès qu'on dit ceci, on a mille objections qui se présentent, que notre société en général, semble édifier toutes sortes de barrières contre la violence, faire tout ce qu'elle peut, par des moyens plus ou moins recommandables, pour tenir la violence à distance, semble se protéger de la violence à coups de mesures

juridiques... Je suis bien d'accord de constater ça... Il semble même que notre société semble faire des progrès dans une certaine contention de la violence, puisqu'il y a des actes violents, qui étaient peu repérés, peu condamnés, et qui sont aujourd'hui de plus en plus durement punis, en particulier les violences de la vie ordinaire : violences machistes, sexistes, à l'égard de l'enfance, des cultures ou des races qui nous sont plus lointaines, ...

Pourtant, malgré le recul de la violence dans le Droit, je crois pouvoir dire qu'il y a, néanmoins, une sorte de légitimation de la violence, en particulier, dans les Arts et Lettres.

On pourrait même dire que la situation est exactement celle-là : recul, apparemment de la violence dans le Droit, bizarrement compensé par un étrange regain de prestige de la violence dans Les Arts et Lettres.

- La première question concerne la circulation marchande des images :

Il y a une étrange liaison interne entre l'acte de montrer de la violence et l'acte de vente.

Il y a une espèce d'affinité entre le commercialisable et le violent.

Il est plus facile de vendre une image violente qu'une image de sainteté. Il y a, en effet, quelque chose de peu spectaculaire dans, par exemple, le comportement de bienveillance, de bonté.

Quelle est cette connivence étrange entre le fait de vendre et celui de montrer de la violence ? Quel est ce rapport de nature, qui fait que, curieusement, les circuits marchands semblent avoir besoin, comme d'une espèce de combustible, des images de violence pour faire tourner leur propre circulation marchande ?

- À un tout autre bout du problème, dans quelque chose qui concerne le champ des idées, pourquoi y aurait-il une inclination à penser que l'image violente a plus de valeur critique que l'autre ?

Il y aurait une ressource quant à la critique de l'état des choses, de l'état du monde, parce que c'est violent.

Ça se joue souvent avec le mot radical : on dit qu'une image violente est extrêmement radicale.

De quelle radicalité s'agit-il ? Quelle serait la valeur critique ?

C'est très paradoxal, quand on y réfléchit, et surtout quand on rapporte ça, de l'autre côté, au fait qu'apparemment l'image violente alimente des circuits commerciaux avec un conformisme extrêmement répétitif.

Pourquoi y aurait-il ce crédit accordé à la présentation de la violence d'une certaine valeur critique ?

C'est ce qui m'a valu de proposer une formule un peu sèche, dans le texte de mon livre, celle que la violence n'a plus aujourd'hui aucune valeur critique, mais que c'est plutôt la violence qui doit être critiquée, que la violence n'est pas un opérateur critique, mais doit faire l'objet de notre critique, ce qui ne va pas de soi.

Il faut critiquer, très radicalement, ces présentations de la violence et leurs prétentions à la radicalité.

Il me semble que la question se loge entre ces deux choses-là, entre, d'une part, la circulation de masse et marchande des images et, d'autre part, la légitimation intellectuelle, ou l'esthétisation de la violence.

Entre la légitimation esthétique et intellectuelle de la violence dans les Arts et Lettres, et la circulation marchande de masse des images, se loge, peut-être, ce que Michel Déguay a proposé d'appeler « le culturel », en donnant à cette expression une détermination très singulière.

Il y a là un étrange passage à l'égard duquel je m'interroge, et j'aimerais bien contribuer à faire acte de rupture, de dissidence, et même de révolte parfois, quand je sens ce consentement.

Par rapport à cette présentation initiale que je voudrais très sommaire, j'aimerais ajouter deux observations, dont je sais qu'elles peuvent être vivement contestées.

- Une observation qu'on pourrait appeler une sorte d'impuissance morale de la culture, de disqualification de tout énoncé qui se voudrait moral. (L'impuissance que la culture puisse servir, de quelque façon que ce soit, à dire le bien). Le seul petit refuge qui tient encore est, en partie, le discours quand on s'adresse aux enfants lorsqu'ils sont petits.

Je vous donne un exemple : j'aime beaucoup le mot « gentil », je révère la gentillesse, parfois je dis « la bonté ». Ça ne fait pas très sérieux, très radical... Découper un enfant en morceaux, après l'avoir sodomisé dans tous les sens, ça c'est radical, parler de gentillesse, non là, vraiment... Pourtant, on peut remarquer à quel point ce mot « gentil » est important, quand on parle à un enfant. Il y a là peut-être quelque chose qui résiste et qui fait que, quand on s'adresse à ce point d'innocence ou de vérité qui se niche en partie dans l'enfance, on est obligé de faire appel à une notion qu'on a complètement abandonnée par ailleurs, qu'on n'est plus capable de soutenir, même sous des formes plus élaborées.

Qu'est-ce que c'est que cette idée qui nous conduit, parfois même contre notre vie quotidienne, à ne jamais faire venir au jour, dans la culture, ce souci du bien que nous n'osons plus formuler ?

- Un autre constat serait que, par rapport à la monstration des images de violence, je souhaite, par avance, écarter l'hypothèse que montrer une image violente, consentir à sa narration, pourrait être justifié par le but dans lequel on le fait.

Assurément, je pense qu'il est de toute nécessité morale d'informer petits et grands sur les ignominies qui courent le monde, c'est ignoble de ne pas le faire, et le faire suppose parfois de mettre sous les yeux des choses très dures.

Néanmoins, si on garde ce souci de témoigner du pire, qui est une exigence morale, politique, et spirituelle de premier ordre, je crois qu'on peut dire que, dans la masse des images violentes qui nous accablent, ça doit représenter 5 % et 95 % serait des affaires de commerce...

Sinon, en général, je ne crois pas que le fait de présenter de la violence puisse être sauvé ou justifié par le but dans lequel on le propose. C'est un acte moral en soi de montrer.

Pourquoi, par exemple, avec courage, on estime devoir informer un enfant d'une cause ignoble, mais qu'on n'imaginerait pas lui mettre sous les yeux ? Il y a donc une espèce d'acte moral intrinsèque dans le fait de montrer ce qu'on montre, et il me semble que toutes les personnes, qui ont pour responsabilité de montrer, ne doivent pas se réfugier derrière le but.

Je vais me permettre une petite anecdote que j'emprunte à Rousseau, alors qu'il écrivait au sujet de Bérénice, la pièce de Racine. Aujourd'hui, on a du mal à imaginer que lorsque Bérénice a été écrite, on pouvait penser, à plusieurs égards, et c'est ce que Racine laisse entendre, que le but était de montrer que la raison d'État, qui est le souci du collectif, doit l'emporter. Que Titus avait fait ce qu'il avait à faire, respecter son devoir en délaissant cette princesse.

Rousseau, qui est contre la présentation des passions sur scène, dit : vous avez beau dire que Titus doit délaisser la princesse et préférer la raison d'État « Tous les spectateurs, eux, auront épousé Bérénice ».

C'est une belle idée ; il veut dire que le but n'est pas ce qui décide, mais que la chose qui est montrée vaut par elle-même, et qu'il y a, dans la monstration, quelque chose qui engage. Quand on montre un amour aussi fascinant que celui de Bérénice pour Titus, c'est l'acte de le montrer qui a ou non sa valeur d'attrait.

Je crois qu'on peut dire la même chose à l'égard de la présentation de meurtriers en série ou de fracassement de têtes en tout genre : peu important, au fond, qu'à la fin le méchant soit condamné ; il y a une responsabilité morale et culturelle à montrer ce qu'on montre.

C'est dans cette constellation de questions que se situe mon entrée personnelle dans le problème dont nous parlons.

### **Michel Deguy**

Il va être difficile de débattre ou disputer-discuter entre-nous, pour la raison principale qu'on est d'accord à peu près sur tout.

Je vais commencer par faire quelques observations de type méthodologique, quand ça ne serait que pour vous présenter ma façon de penser, du même coup la relativiser, en faire également un thème d'objection possible. Toute assertion étant ici relativisée par rapport à une certaine manière d'envisager les choses, dont je voudrais dire un ou deux mots préalables.

Je pense qu'une des grandes difficultés pour la réflexion aujourd'hui, c'est ce qu'on appelle l'homonymie.

Je vais prendre l'exemple très simple d'Aristote, à propos d'un texte fameux qui commence par « Qu'est-ce que c'est l'homonymie ? ». Si j'entends dans la conversation le mot, en Français, « chien », je ne peux pas savoir s'il est question du chien, animal qui aboie, ou de la constellation visible au ciel... C'est un exemple d'homonymie. Aujourd'hui on rencontre sans arrêt cette difficulté.

Je vais commencer par le mot image :

Ce que nous entendons aujourd'hui par le mot « image », c'est le même mot que, par exemple, Baudelaire emploie, mais d'une certaine manière, c'est fortement différent...

Dans les Journaux Intimes, on a cette fameuse phrase : « Ma grande, ma primitive passion, le culte des images »... La photographie n'en était qu'à son démarrage, Baudelaire n'avait pas la télévision, et par conséquent il est clair que, quand un poète dit le culte des images, les choses changent mais les mots ne changent pas, il n'a pas du tout en vue ce que nous en entendons, quand on ouvre la Télévision et qu'on nous dit « les images vont arriver, nous manquons d'images »...

D'ailleurs, ma définition de l'image aujourd'hui serait que l'image, c'est ce dont nous manquons, ce dont il y a pénurie, c'est-à-dire qui est là en quantité infinie, et, par conséquent, ce dont il manquera toujours.

Deuxième exemple d'homonymie, le mot « culture » :

Culture, vieux mot, dans une famille sémantique bien connue. Au début du XXe siècle, l'anthropologie arrive avec Durkheim, alors on a l'usage du couple « nature-culture », une vieille affaire : culture cultivée... Une de mes thèses c'est que ce qu'on appelle le culturel, chose entièrement nouvelle pris dans une histoire sémantique extrêmement ancienne, est un phénomène social, total, radicalement nouveau (dont on peut faire l'histoire, et beaucoup l'on fait, le passage de Victor Hugo à Malraux, celui de Malraux à Jack Lang et l'usage actuel, le culturel). Ce qui fait que, par ailleurs, nous lisons dans les journaux des phrases stupéfiantes qui ne seraient pas comprises par Paul Valéry s'il revenait parmi nous ! « La culture du Crédit Lyonnais est une culture... ». On va même jusqu'à dire « la culture de l'agence Toyota du Bd Raspail... ». La culture, c'est un des emplois phraséologiques qui montre que c'est une chose entièrement nouvelle.

Je dirais que notre culture est la culture du culturel et celle de l'image dans le sens où l'iconicité technologique a presque entièrement recouvert, obsolétisé le sens ancien de l'image qui fait dire à Baudelaire, ou aux enfants de ce temps-là, mais encore maintenant « il y a une belle image dans le poème ». Ce vieux sens persiste. C'est ma première remarque sur les difficultés de la pensée aujourd'hui qui est aux prises, sans arrêt, avec l'homonymie et pour rentrer à deux ou trois dans la même chose, c'est très difficile.

Je pense qu'aujourd'hui on a besoin de radicalité dans la pensée.

Je me rends compte que Denis est rentré avec précaution dans notre sujet, j'en prendrais moins...

Radical, ça a à faire avec la relation poésie et philosophie.

Qu'est-ce que ça veut dire radicalité dans la pensée ?

Ça veut dire risquer un sens généralisé à partir d'une occurrence, sur une occasion, un exemple.

À tout instant nous parlons d'un cas, et, tout de suite après, quelqu'un peut dire : non, ce n'est pas comme ça, car, moi, la semaine dernière.....

Très souvent, dans nos conversations, on bute là-dessus : les uns s'appuient sur tels exemples, les autres sur tels autres exemples.

La radicalité que j'évoque c'est une pensée qui risque le sens sur un cas. (À la différence de ce que font les scientifiques, pour lesquels on va parler d'induction, de la prise en vue d'une multiplicité, on va repérer quelque chose de commun, qu'on va isoler comme caractère commun...) Non, là, dans le vocabulaire que l'on emploie, on procède à coup de métonymie et de métaphore, c'est-à-dire on prend une chose, un exemple, et on le transforme en paradigme : « Un vaut pour » la situation générale.

Le risque pris c'est qu'évidemment « l'air de famille » se flaire sur quelques exemples, à quoi l'on pourra toujours opposer les contre-exemples. C'est le coup de la métonymie : on prend quelques occurrences et on les fait valoir généralement, puis on donne à cette signification une valeur métaphorique ou symbolique, c'est-à-dire ça vaut pour le sens. Ce n'est pas une généralité empirique, mais c'est une grande signification qui symbolise, pour fleurir ce vocabulaire important des sciences humaines et de la philosophie, mais aussi le vocabulaire courant.

C'est ça que j'appellerai pensée poétique, au fond c'est le côté par où l'intelligence philosophique et l'intelligence poétique se tangentent, dans la langue maternelle, avec le vocabulaire commun de prendre des risques, qu'on peut appeler de pensée.

J'ajouterais qu'il y a, sur ce sujet, une bibliographie énorme, on ne parle que de ça :

L'avant dernier petit livre de Marie-José Mondzain qui s'appelle « L'image peut-elle tuer ? »,

« Après la révolution » de Denis Guénoun, un livre tout récent d'Yves Michaux...

À l'horizon de ces entretiens nous savons très bien, le terrorisme, la question « qu'est-ce que le terrorisme qui nous assaille ? ». C'est-à-dire un syntactique d'actes que la plupart d'entre nous désigneraient comme l'hyper violence, le réprouvable, l'odieux même, mais qui sont au contraire, pour une partie de cette humanité, des actes suprêmes de sacrifice, donc, d'une certaine manière, de sainteté, de biens pour la communauté... Donc c'est extraordinaire comme il y a là un rapport totalement inversé dont la terre est l'enjeu, dont la terre est le nom actuel, et, même si c'est une invention française de 1792, c'est néanmoins le phénomène actuel dans lequel nous sommes plongés ...

Pour aller dans le sens de ce que vient de dire Denis Guénoun, je dirai que, pour moi, le champ de signification entre image, celui de culture entre culturel et celui de violence sont coextensifs.

Je dirais volontiers, en sautant par-dessus des tonnes d'analyses, des choses comme la culture est une culture de l'image, donc culturel-image, le même, violence et image, rapport d'intimité, d'indivision telle, que je ne serais pas éloigné de penser qu'on devrait pouvoir montrer que l'image c'est la violence (même si l'identification par le « c'est » est sans doute beaucoup trop rapide)

Coextensif : le culturel comme phénomène social total, l'imagique au sens moderne, et la violence.

Il y a aussi un autre nom que j'aurais dû mettre en tête de la bibliographie que je viens d'évoquer : le nom de René Girard. Denis et moi parlons souvent des thèses de René Girard, c'est-à-dire le rapport intrinsèque de la violence et de l'imitation, la violence étant elle-même le nom pour la contagion mimétique, c'est-à-dire, dans la scène la plus facile c'est quand plusieurs veulent la même chose...

René Girard fait cette observation, qu'il prend dans les bulletins de pédiatrie, que si on met cinq ou six enfants, de bas âge, avec un seul ballon, bien entendu, ils se jettent dessus, mais si on a cinq enfants avec cinq ballons, ça n'empêche absolument pas la bagarre généralisée...

Il y a là toutes sortes de réflexions qui lient très fortement à identifier violence et imitation, c'est-à-dire, mimésis, c'est-à-dire l'imgo, l'image, on se rapproche de cette difficulté pour la pensée que j'appelle identification violence-image.

J'essaye de distinguer entre rapport de force et violence. Quand deux forces s'affrontent de façon telle, que la situation n'ait plus aucune issue, par exemple Palestine/ Israël, on rentre dans ce schème où la force ne peut pas régler, donc il faut faire attention à ce que la violence, dans l'absence d'issue, ne vienne pas « déflager tout » ...

L'autre de la violence c'est la pudeur ; la violence viole la pudeur. Que fait la pudeur ? Elle se clos, se reclos, elle recueille, se recueille, se replie, elle baisse le regard, elle ramène sur soi son voile, vous ne verrez pas qu'elle ne regardait pas...

Une autre remarque est que l'image post-moderne, au sens photographique, dans la technologie la plus avancée, l'image hyper technologique exhibe, force à regarder, elle fascine, elle éblouit, elle aveugle par trop de visible... Je pense souvent à ces deux choses. D'une part, la puissance technologique, sans arrêt renouvelée, qu'on voit nous inonder par l'écran, la publicité. On pourrait aussi faire cette remarque qu'il y a de moins en moins de différence pour un spectateur, entre un film publicitaire, un film de fiction, un film à images de synthèse, c'est comme si tout se mettait à ressembler, du côté de l'iconicité-filmo, à un sketch de publicité fascinant. C'est dans la technologie de pointe que la violence vient se loger. Or, tout ça est en indivision avec ce qui s'appelle le culturel. Au fond, le destin de publicitarisation générale c'est d'aller... Je citerais là Michel Serre qui appelle la publicité « le boniment mondial mensonger »... En effet, d'une certaine manière, l'excitation de la convoitise par le slogan publicitaire assombrit la différence vrai-faux, c'est invérifiable... « Vous le valez-bien » ! C'est invérifiable... Autrement dit, le discours de la publicité est un dire qui éteint la différence vrai-faux, c'est extrêmement important, ça. En ce sens-là, on peut dire que c'est une insensibilité au paradoxe, et là-dedans la politique s'engouffre et la démocratie des grands est dangereusement menacée par l'indifférence grandissante entre les propositions de vérité et les propositions de fausseté, des contrariétés qu'il faut assumer et dominer, ce qui est le fait de toute réflexion et de toute action politique. Il y a là une immense affaire que j'ai évoquée un peu chaotiquement et dans lequel nous allons continuer à entrer...

Il va y avoir une question qui va être très difficile, au moment où Denis a parlé de gentillesse-bonté, je me souvenais du vers d'Apollinaire qui est si beau « la beauté, contrée énorme où tout se tait ».

La question qui se poserait serait : « Qu'est-ce que c'est que ça, la non-violence ? » C'est une sidération devant la violence que nous allons agiter ici dont le lendemain serait : « Comment faire apparaître quelque chose comme la bonté ? » Je suis bien d'accord avec toi, il s'agit bien de ce mot « bonté », mais donnons -lui un de ses noms, la non-violence. On dirait que la non-violence s'est un peu retirée du monde géopolitique... Il y a eu la période Gandhi... Non-violence ? C'est peut-être la négativité de la formule qui l'affaiblit ?... Or, justement, inventer la non-violence, ce serait inventer quelque chose qui ne soit pas simplement un manque de violence... Comment arriver à re persuader les humains que faire exposer au sacrifice de sa propre vie une vingtaine de femmes et d'enfants n'est pas une action humaine, et qu'il va bien falloir qu'il y ait, un jour, un monde où ça, ça n'aura plus lieu... Alors non-violence... Ce qui est demandé aux intellectuels, c'est évidemment de réfléchir à ça et peut-être aussi par des romans, des poèmes de faire entendre le ton de la non-violence...

### **Denis Guenoun**

Parmi les nombreuses choses que je voudrais interroger dans ce que viens de dire Michel, j'en prélève une. Quelque-chose que tu induis au passage, une sorte de lien entre la violence et, un mot que je te vole au passage, quelque chose comme le trop-visible.

Je pensais en t'écoutant, ce n'est pas mon terrain de réflexion favori, mais, pour dire un mot sur le terrorisme de l'image, il est bien clair, qu'aujourd'hui, quelque chose de l'extrémité de la violence se joue dans le rapport au visible.

C'est-à-dire, il ne s'agit pas seulement de tuer quelqu'un, il ne s'agit pas seulement de l'égorger... Les gens qui ont vécu l'histoire de l'Algérie... Il se trouve que je suis né là-bas, et, l'égorgement, je me souviens qu'on en parlait quand j'étais enfant, pourtant j'étais d'une famille très favorable au mouvement de l'indépendance... Mais, malgré ce fait que c'étaient des gens qui étaient considérés dans ma famille comme défendant une cause globalement juste, on disait « tiens, on égorge sur une route »... On sent bien que l'accroissement de la violence n'est pas dans l'égorgement, mais dans le rapport entre l'égorgement et l'image. Ce qui se fait de plus violent est dans la mise en image, l'exhibition dans le trop de visible. Le trop de visible, c'est bien dans la question que se posent les médias : « c'est trop, on ne peut pas le montrer » bien que l'envie les en démange...

Il y aurait donc un rapport entre la violence et le trop de visible. Quand nous parlons de la violence, nous parlons du viol, de la brisure du consentement, de l'effraction à l'égard de la subjectivité de la personne violée, et du déchirement de cette autonomie et de son rapport avec la monstration. C'est ça qui est devenu très étrange, le rapport entre le viol et la monstration. Le fait que, par exemple, des violeurs éprouvent le besoin de filmer et de faire circuler l'image du pire, rejoignant en cela, il faut bien le dire, certains artistes...

Comment comprendre ce rapport entre la violence comme excès et le trop visible ?

On n'est pas ici partisan de laisser les choses dans le noir, d'un monde qui serait dans le noir... Il y a, dans le visible, quelque chose qu'on aime, il y a une splendeur de la visibilité qu'on désire et qu'on révère, et pourtant il y a un trop de visibilité qui a une connivence avec la violence. Comme s'il y avait une différence dans le visible. Devant le trop de visible, on a parfois envie de dire qu'il faut faire silence, qu'il y ait du trou dans l'expression, de la réserve, et, de l'autre côté, on a l'admiration pour la grandeur du monde, la sainteté, qui fait qu'on a envie de la montrer...

Ne pourrait-t-on pas dire qu'entre ce visible de la présence des choses et des êtres, et le trop de visible, qui est le fait de la violence, c'est peut-être là qu'il y a une certaine acception du mot image, je ne sais pas ?

L'image dont tu parles est évidemment une image de la présence, en un certain sens, et l'image de la violence, c'est l'image du trop de visible. Notre culture, et en particulier, les Arts et Lettres sont affolés. Ils ne savent plus, peut-être dans leur rapport à la médiatisation, allier la retenue, la condamnation, la nécessaire censure du trop de visible, et pourtant, la liberté de montrer la présence du monde et des choses... Entre la sainteté de la présence et l'ignominie, il y a quelque chose, un écart... Je ne sais pas ce que tu en penses ?

### **Michel Deguy**

À propos de censure, je fais cette observation qu'il n'y a pas d'abolition concevable de toute censure. C'est-à-dire, quelle que soit la limite, elle passe. Actuellement, à la télévision, on voit "Interdit au moins de trois ans"... Ce rapport adulte-enfant, celui de la succession des générations qui est le rapport fondamental, puisqu'il s'agit de transmettre, ( c'est ce que j'appelle le rapport testamentaire), ce rapport-là, donc, consiste dans une certaine gradation, une certaine manière de proportionner les nourritures à l'enfant. Donc, on ne peut pas ne pas dire... La censure repose là-dessus... Il y a un bouquin de Simone Weil, qui s'appelle L'Enracinement, qui recense exhaustivement ce qu'elle appelle les besoins de l'âme, qui marchent toujours par couple de contraire. Elle met ensemble liberté, au sens liberté d'expression, de recherche, sans aucune limite, à condition d'être accouplé à censure ; elle met censure dans les besoins de l'âme, qui est cette affaire que je viens d'évoquer... Le mouvement de ma réponse à ta question serait : ce qui s'appelle, d'un certain côté, révélation ou lumière donnée à tout homme venant en ce monde... Ce qui s'appelle du même mot : illumination, à la fin du XIXe siècle, ce qui s'appelle Lumières au XVIII e, cette clarté-là n'est pas une affaire d'éclairage au sens photographique-techno... C'est la même pensée... Qu'est-ce qu'on veut dire, quand on parle de lumière au sens d'illumination... Ménager la différence entre Illumination et tout ce qui est de l'ordre de la clarté, comme le soleil qui se lève... C'est ça que les Arts doivent continuer à faire entendre et qui risque de tomber en incompréhension.

Je pensais à cet adage populaire » la musique adoucit les mœurs ». Qu'est-ce qu'on veut dire par là ? Du côté de l'auditif, il y a le même rapport entre bruit son et musique. Qu'est-ce qui, dans la musique, qui n'est que monde sonore, ne se réduit pas à ça ? Autrement dit, il dépend d'un peintre, d'un poète de faire ré entendre cette différence. Pour moi, ça a beaucoup à faire avec un sublime, au sens contemporain et moderne... Je laisse ça, mais ce sont des choses extrêmement décisives... La pensée philosophique a cette tâche-là, doit re ménager cette ouverture et cette différence...

### **Denis Guenoun**

Je voudrais soulever une autre question et en parler avec vous si vous voulez...

Il y a peut-être deux manières d'interpréter la violence, deux manières qui sont très hétérogènes l'une à l'autre. Un schéma selon lequel la violence, c'est toujours une imitation, on est violent que quand on imite une violence, et un deuxième schéma qui serait l'idée qu'il y a de la violence tapie au fond de l'être humain, une espèce de force, qui chercherait à se manifester et qu'il faudrait circonvenir d'une façon ou d'une autre.

D'un côté, on considère qu'il y a du mal comme force substantielle qu'il faudrait contenir, ce qui justifie beaucoup la présence de la violence dans la culture ; c'est au fond de l'humain, il faut le laisser sortir, on a, tous, un serial-killer au fond de l'âme... On vous laisse même entendre que, si vous le laissez voir, peut-être même que ça vous soigne... Une version cathartique aux petits pieds de l'image violente. C'est-à-dire, l'image violente est libératrice, et donc salutaire, parce que ce qui s'exprime dans l'image ne s'exprimera pas dans le réel. Si vous êtes artiste et que vous produisez ou reproduisez des abominations, ça vous dispense éventuellement d'exercer ces talents sur votre entourage immédiat, et donc merci pour la famille...

Il y a une autre idée qu'il n'y a de violence que dans la relation, que ce n'est pas au fond de l'être, mais une pathologie de la relation, toujours. C'est le fond de vérité, pour moi, qu'il y a dans la thèse de Girard, qui dit beaucoup de bêtises depuis quarante ans, mais qui ne cesse de répéter que la violence, c'est de l'imitation. Il y a une thèse au fond de ça qui serait que la violence ne serait pas substantiellement tapie dans l'être, mais qu'elle se tient dans l'élément de la relation.

La dureté, dans le monde animal, ça existe, mais ça ne nous pose pas les mêmes problèmes que la violence humaine. Il s'agit du fait que violence, ce n'est pas douleur, c'est viol. Il y a des douleurs curatives, mais la violence c'est effraction dans l'espace d'autonomie de quelque chose comme la personne. Donc, s'il y a une affaire proprement humaine dans la violence, c'est qu'il n'y a pas seulement quelque chose de tapi au fond de l'être, c'est du moins ce que j'aimerais penser, mais qu'il y a, dans cet incroyable processus par lequel on conquiert du bien, il y a des retours d'une brutalité inouïe où l'on se réaffirme le mal. C'est cette puissance-là que certaines religions appellent Satan ou le démon. C'est un élan vers le bien qui tombe et se retourne contre lui-même. J'aurais envie de croire qu'il n'y a de violence que dans « l'entre » des humains et, qu'à ce titre, c'est nous qui sommes en question, et c'est pourquoi la culture est au premier plan...

Je vous fais une confidence très intime, mais je compte sur votre discrétion, je suis fils d'instituteur et d'institutrice... J'ai hérité de mon enfance cette espèce de révérence portée à l'éducation, le fait d'élever des

enfants vers la justice et la vérité. Je pense donc que la culture devrait avoir cet éclaircissement de soi, de se dire que je suis responsable devant les humains d'un peu plus de vérité, de bonté. J'ai l'impression que cet acharnement sur soi-même de la culture, comme si elle voulait se dévorer, comme le monstre, comme si elle voulait saccager cette propre élévation... Envie de dire la violence, c'est dans l'imitation, parce que, la violence, c'est entre humains, et donc, nous, gens qui avons à faire avec le culturel, nous avons une incroyable responsabilité à manier dans cet élément-là...

### **Michel Deguy**

J'aurais deux observations à ajouter.

À propos de la tragédie, jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle, on ne montre pas, et pourtant les monstruosité sont les mêmes à travers les âges. Qu'elles sont-elles ? L'une, c'est son propre sang versé, donc, c'est une métonymie du crime, et l'autre, c'est l'inceste qui peut être pris aussi comme l'animalité sexuelle.

Il n'y a jamais autre chose, mais la grande différence, c'est que cela est dit, qu'il s'agit de faire la tragédie, (il y aura peut-être une certaine catharsis terreur-pitié, qui est un mouvement d'avancée-recul, car la pitié s'approche et la terreur recule, c'est la danse, mais ce n'est pas « au spectacle », c'est dans le récit, c'est pas tous les jours au cinéma, mais une fois par an dans les liturgies...) Ce sont donc les mêmes horreurs, mais ça n'a rien à voir puisqu'il s'agissait de ne pas les montrer...

Une autre préoccupation : d'où vient l'irrésistibilité du modèle américain ?

Le culturel, le président de la république vient de le rappeler à Hanoi, est un modèle hégémonique américain. Cet irrésistible du modèle vient de ce que le modèle se singe lui-même. La force de contagion de l'auto singerie est irrésistible. L'« être en remake » des Etats-Unis, la mimique américaine, les signes fondamentaux de la socialité pour se reconnaître entre-eux en singeant les stars de la génération précédente, l'irrésistibilité du modèle vient de son auto-suffisance en son auto-mimique. La paranoïa simule l'auto suffisance... « Je n'ai besoin de personne ».

## **DÉBAT**

### **- Une dame, dans le public**

Je suis particulièrement sensible à l'expression que M. Guenoun a employée, quand il a parlé de pathologie de la relation à propos de la violence ; vous êtes les premiers à soulever ce problème monumental qui nous accable, et j'ai envie de vous embrasser. Merci.

Il me semble que si la violence naît peut-être dans nos consciences, il faut prendre en compte l'effet de la pathologie de la relation. Mon raisonnement est très simple : je vois une personne qui s'octroie un pouvoir, un droit sur l'autre, considéré comme plus faible, presque rien, reniée, donc susceptible de disparaître, d'être une chose à la merci de celui ou celle qui se donne ce pouvoir. Ça se passe dans une relation enfant-parents, inceste, ou entre adultes, tout ce qui est oppression, destruction psychologique, slogans destructeurs. Depuis 17 ou 18 ans, moi, je suis saturée de ces mêmes slogans que j'entends, le pot de fer contre le pot de terre, que la barbarie est normale et légitime... J'ai toujours rétorqué, parce que j'avance, moi aussi, une conscience morale, mais je crois qu'effectivement ce sont ces valeurs tout à fait basiques qui ont disparu, qui sont méprisées...

### **- Denis Guenoun**

Je voudrais vous signaler l'existence d'un livre de Nancy Huston qui s'appelle « Professeurs de désespoir ». S'il n'a pas grand-chose à voir avec les a priori qui sont les miens, elle interroge ce qu'elle appelle le nihilisme dans la littérature d'aujourd'hui, avec des références qui me paraissent salutaires, dans la lignée de ce qu'a dit Madame, et pourtant ce livre a fait l'objet d'un silence total.

Par rapport à la remarque de Monsieur, concernant le codage de l'image, le fait que l'image est peut-être plus simple à percevoir que d'autres messages plus complexes. Il y a, dans les faits divers, des actes d'héroïsme et de bonté... Il se trouve que, récemment, j'ai eu affaire à un acte absolument ordinaire dans la vie quotidienne, mais totalement hors-pair, avec un dévouement de la part d'un jeune homme qui a payé très cher le fait de sauver la vie d'un vieillard qu'il ne connaissait pas... Ce fait extrême, qui interroge chacun d'entre-nous, il était pourtant absolument impossible d'en faire état dans la presse, c'est réputé sans aucun intérêt. On sait bien qu'un fait divers beaucoup plus banal, mais articulé au négatif, peut avoir un essor beaucoup plus fort, alors, je m'interroge de savoir pourquoi ?

### **- Michel Deguy**

Je crois que ce qu'on appelle la violence de l'image, qui permettrait de recouvrir l'image de la violence, doit être examiné de très près dans la technologie.

Ce n'est pas l'image qu'on trouvait dans les livres de messe il y a cinquante ans, il faudrait prendre ensemble l'image de synthèse, les progrès technologiques incessants, la technique de montage, le fait de montrer l'accélération par la lenteur, tous les procédés de zoomage, ceux de la scopie qui font que le monde médical est affecté tout le temps( comme ces femmes enceintes d'aujourd'hui qui veulent avoir l'échographie de leur bébé en 3D)... Le monde de la scopie, dans son incessant progrès technologique, qui rend obsolète le film d'il y a six mois, l'image de synthèse, l'animation, le monde de Disney, le devenir « world » de toute chose ... C'est ça qu'on peut appeler violent, par rapport à l'autre pôle que nous maintenons dans les Arts et Lettres.

Dans la sphère de la poésie, on voit très bien qu'il y a une sortie du poétique hors du logique, en logos. En quoi c'est fait, un poème ? Il est fait en logos, c'est-à-dire en langue maternelle... Le monde de la performance actuelle, les nouveaux alliages avec les nouvelles techniques, tendent à arracher le « poème », même si le mot se maintient, en dehors de la sphère du logique. D'une certaine façon, une lecture-récitation fait l'archaïque continuer... Mais, en même temps, le ci-devant poème, pour les jeunes gens qui sont devant l'ordinateur, je ne fais là aucun jugement de valeur... Mais on va avoir une voix qui va lire les factures et, à côté, un guitariste qui va piétiner sa guitare avec un bruitage inouï... Mais oui ! Moi je dis que c'est la sortie de l'élément... Pour moi, le poème consiste en propositions, en jugements, bref c'est la phrase qui continue...

L'autre pôle, la scopie, la visibilisation, le visible est inépuisable, et du coup, ça rend inintéressant le ci-devant invisible... La tâche va être de maintenir un intérêt pour du visible, je veux dire la mise en scène de quelque chose qui intéresse la pensée. Les deux pôles, tu comprends, ce que je veux dire ?

Au passage, je tiens à dire que tout ce qui sentiment réactionnaire n'a aucun intérêt. Je connais le livre de Nancy Huston, mais moi je crois qu'il faut avaler à fond le nihil pour en sortir, ex-nihilo, c'est d'ailleurs à parti de quoi la création a lieu... Le philosophique Heidegger ne dit pas « attention les enfants, le nihil, c'est mauvais, n'y allez pas voir ! », pas du tout, il essaye de comprendre, le nihilisme, on le traverse ...

#### - **Robert Abirached**

On peut ne pas être d'accord, là, quand même... Ce n'est pas parce que tu vois une chose qui est en train de se faire, en train de s'étendre, et qui a toute chance d'être très forte et d'être triomphante, mais « qui a toute chance de »... Et peut-être pas, plus que ça...

Quand tu parles d'invisible, c'est ton logos qui parle, tu ne peux pas en faire une loi générale du monde ! D'autant plus que ce monde est tellement en mosaïque, qu'on ne sait pas, littéralement... Je suis d'accord avec toi de ne pas être réactif, mais, simplement, tout ce que dit Denis, auquel tu as acquiescé, suppose, d'une part, la réinvention d'une morale, et suppose aussi l'idée, qui a disparu mais dont il faudrait tenir compte de nouveau, qu'il y a la possibilité de changement des choses...

Si on se rappelle du XVIII<sup>e</sup> siècle, la guillotine était un progrès humain extraordinaire par rapport à la Roue... Le Docteur Guillotin se considérait comme un bienfaiteur de l'humanité, parce qu'il avait diminué la violence, il y a donc là tout un processus...

Je voudrais aussi signaler une chose qui n'a pas été évoquée, c'est cette appropriation dans la culture cultivée de toute une rhétorique de la violence et qui a été sur-valorisée... Est-ce un élément de la discussion ?

#### - **Michel Deguy**

Quand tu dis réinvention, mais oui, c'est toute l'affaire ! Le réactif ne réinvente pas, on est d'accord, il faudrait une réinvention de la morale, comme je parlais tout à l'heure de la réinvention de la non-violence...

Quand tu dis « c'est ta manière de voir... » ; oui, mais j'espère qu'elle persuadera les autres ! Il n'y a pas de geste d'enseignement, ou artistique, sinon de tenter de faire partager...

Il s'agit d'inventer.

Quant à ce que tu dis, il y a, à mon avis, un effet de mode, mais il y a aussi quelque chose de profondément décisif pour l'époque. Par exemple, ce que Bataille appelle « la part maudite », tout ça c'est fondamental pour la pensée.

#### - **Un jeune homme**

Moi j'aimerais intervenir sur l'idée que toute image de violence ait perdu sa force critique, pour dire que je ne suis pas du tout sûr de ça. Si je prends l'exemple du spectacle Rwanda 94 », cela m'a paru beaucoup moins violent que les émissions de Télé-réalité, de mise en spectacle de la bonté humaine où des gens, au péril de leur vie, ont sauvé des vies humaines. Je trouve que ce que vous dites est trop simpliste par rapport à la réalité de ce dans quoi on est plongé.

#### - **Denis Guénoun**

L'exemple que vous citez, « Rwanda 94 », correspond tout à fait à ce que j'appelle grandeur et dignité du témoignage, y compris devant le pire, une des missions les plus importantes de l'art et de la culture, quand ils sont à hauteur de ce qu'ils doivent être.

Je crois que c'est une affaire de dignité du rapport à l'image. Ce qui est en cause dans la commercialisation de l'image violente, et dans l'immense prolifération d'une certaine démission dans les Arts et Lettres, c'est quelque chose qui touche au rapport très précis à ce qu'on montre. Le progrès technique dans la monstration me paraît toujours doublé d'un acte esthétique. Dans les exemples que Michel Deguy a convoqué, le ralenti et l'exemple du montage, il y a une capacité technique apparue à un certain moment, et un certain mode d'esthétisation qui est construite dans le rapport à ce qu'on montre.

On pourrait montrer que, dans le montage de l'image violente, en prenant la peine de les voir au ralenti, en se posant les questions, quelle est la bande son ? qu'est-ce qu'on montre ? Je pense qu'il s'agit là d'un processus d'esthétisation de la barbarie.

Ce choix exprime que la violence doit être regardée comme une sorte de splendeur. Notamment dans l'appropriation de nouvelles possibilités techniques, il me semble que c'est le point le plus extrême du

consentement à la violence chez les hommes d'art et de culture. Je ne crois pas qu'à hauteur du témoignage, on puisse trouver que ça soit soutenu par un tel parti-pris d'esthétisation.

Pour ne pas me défilier sur Sade, Arthaud et Bataille, je vais vous dire ce que je pense vraiment... Michel Deguy a été très impliqué dans la lutte intellectuelle des années 60-70, et, à un moment donné le fait de faire émerger ces œuvres, de les penser, de les discuter, a une grande importance intellectuelle et je suis donc d'accord sur le fait de dire qu'il ne faut revenir là-dessus avec un geste de restauration.

Il reste, néanmoins, qu'on peut constater aujourd'hui deux phénomènes.

Il y a, d'une part, un phénomène de gadgétisation, d'idéologisation, l'idéologie en plaquette, je la vois arriver dans les projets de thèse des étudiants... Avant, il y a peut-être eu un mouvement d'insurrection à prendre un livre de Sade ou de Bataille, aujourd'hui il y a un geste de soumission, je vous assure...

D'autre part, j'aurais personnellement tendance à penser que nous avons radicalement changé de monde, et que ces œuvres, dans leur portée critique, à certains égards, ont fait leur temps. Si j'ai envie d'équiper, y compris de façon critique, un enfant, pour aller affronter le monde qui se présente à lui, il y aura des urgences plus fortes que d'aller lui faire lire Bataille, c'est un peu épuisé...

**- Michel Deguy**

Oui, on peut dire « Ont fait leur temps », on ne peut dire ça que quand on fait un autre temps...

Mais il y a encore une différence entre image de la violence et la violence ; elle est difficilement palpable et l'objet d'un engourdissement étonnant.

Il y a une différence entre présentation de la violence et représentation de la violence.

Au moment où je suis dans mon fauteuil, en proie par l'écran, à une visible spectacularisation de la violence, je ne suis pas celui qu'on violente. Cependant, le règne de l'écran repose sur « Direct Live », « comme si vous y étiez ! ». Il y a à la fois la différence entre là où je suis et le lieu qu'on me montre, mais cette différence existe pourtant, et l'on y est maintenu. Qu'est-ce qui fait que le touriste a une certaine valeur marchande en revenant chez lui ? Il montre les photos ; il fait jouer la différence entre « moi j'y étais, je l'ai vu » et « vous y êtes comme si vous y étiez ». Cette différence, on l'oublie, on vous dit « Vous êtes en direct »... Nous sommes tout le temps pris dans le jeu des différences indifférenciées, cela a à faire avec le témoignage.